**Podcast Sea More Blue, Episode 3 – Anna Street**

L’eau dans les arts de la performance contemporains

Béné Meillon:

Bonjour et bienvenue !

Vous écoutez Sea More Blue, un podcast UA rattaché au séminaire de recherche du même nom et basé à l’Université d’Angers. Je m’appelle Béné Meillon, et je suis Professeure des Universités à l’UA, à Angers, où je suis responsable scientifique du séminaire de recherche interdisciplinaire Sea More Blue. Pour l’année 2024-2025, je suis entourée pour la conception de ce podcast de deux jeunes chercheuses, Valentine Porcile, doctorante à Nantes Université, et Lucie Véjux, étudiante en deuxième année du Master Humanités Environnementales à la NU également, et stagiaire à l’UA dans le cadre du séminaire de recherche Sea More Blue, sur lequel repose la réalisation de ce podcast.

Dans ce podcast, comme dans le séminaire de recherche éponyme, nous nous intéressons aux perceptions, aux représentations et aux imaginaires de l’eau, des mers et des océans. Pour ce faire, nous analysons des récits, des imaginaires et des représentations qui émergent de la littérature et des arts, mais également des sciences humaines, des études culturelles, et des sciences dites « du vivant ». Nous convions ainsi des chercheurs et des chercheuses dont les travaux relèvent de disciplines variées à venir nous parler de leurs études sur les imaginaires océaniques et aquatiques, pour plonger avec elles et eux dans des mondes bleus et bleuir ainsi notre compréhension du monde. Pour plus de détails sur les objectifs de ce podcast et le contexte dans lequel il évolue, nous vous invitons à écouter l’épisode pilote, que vous trouverez en ligne.

Aujourd’hui, cet épisode sera mené par moi-même, Béné Meillon, Enseignante-Chercheuse à l’Université d’Angers et co-porteuse du séminaire Sea More Blue…

Lucie Vejux :

…et par moi, Lucie Vejux, Stagiaire attachée au séminaire Sea More Blue et étudiante en Master 2 d’humanités environnementales.

Alors, on est là aujourd’hui pour le deuxième épisode, après l’épisode pilote et le premier épisode, du podcast *Sea More Blue* dédié aux imaginaires et aux représentations liées à l’eau, aux mers et aux océans…

Béné Meillon :

Et aujourd’hui, nous avons le plaisir d’accueillir Anna Street, qui est Enseignante-Chercheuse à l’Université du Mans, et qui est rattachée au laboratoire de recherche le 3L.AM (comme moi) qui est aussi le laboratoire de recherche qui accueille Sea More Blue (notre séminaire de recherche), co-porté aussi par le laboratoire TEMOS à l’Université d’Angers.

Anna, est-ce qu’on peut te demander de te présenter rapidement et de nous expliquer comment tu en viens à t’intéresser à l’eau dans tes recherches ?

Anna Street :

Oui, merci de m’avoir invitée à me joindre à vous aujourd’hui. En fait, en regardant ce qui se passe sur la scène contemporaine, j’ai commencé à étudier le théâtre des immigrés et j’ai vu qu’il était souvent question de l’eau et que souvent, le théâtre se déplaçait pour se mettre *in situ*, au bord de l’eau. Parfois, des spectateurs étaient invités à monter à bord d’un bateau, pour faire un trajet, pour assister au spectacle sur une île, une plateforme flottante ; et que même les spectacles qui avaient lieu à l’intérieur d’un théâtre, sans l’élément aquatique visible, comportaient souvent des récits de l’eau, des traversées, etc.

Donc j’ai commencé par ce biais-là à m’intéresser à l’eau sur la scène, ou l’eau dans les performances sur site, ou « site specific » en anglais. Et j’ai commencé à regarder tout ce qui se passait, et à faire une archive, à collectionner des instances de performance qui accueillaient l’eau, ou qui sortaient, ou qui se faisaient dans l’eau, parfois sous l’eau.Et ça m’a amenée à me demander ce qui se passe. Qu’est-ce qui change quand un spectacle essaie de prendre comme partenaire créatif cet élément aquatique ?

Béné Meillon :

Et donc toi, Anna, à la base… Alors je n’ai pas précisé qu’on allait se tutoyer dans le cadre de ce podcast aujourd’hui, étant donné qu’on se connaît, qu’on travaille ensemble régulièrement au sein du même laboratoire, et parfois au sein du même atelier de recherche. Anna Street… donc toi… tu es à l’origine spécialiste d’études anglophones. Tu es aussi originaire des États-Unis. Tu vis en France depuis longtemps et ton domaine de spécialité, c’est le théâtre et les arts de la scène et de la performance, c’est ça ?

Anna Street :

Tout à fait.

Lucie Vejux :

Merci beaucoup pour cette introduction, et ça m’amène à te demander : Comment le *water art*, donc le fait d’amener l’eau sur scène, est-il né comme une branche du *land art* ?

Anna Street :

Eh oui… Mais en fait, l’idée de prendre la nature en partenariat créatif n’est pas nouvelle. Déjà dans les années 70, on a remarqué ce merveilleux mouvement de *land art*, où il y a des artistes qui jouent avec le paysage, avec les formations naturelles, et parfois aussi déjà au bord de l’eau, dans les rivages et littoraux. Et puis moi, j’ai remarqué, je constate que depuis 30 ans, il y a eu une explosion… un tournant aquatique dans les arts, qui peut donc mériter le nom *water art*. On est vraiment en train de s’immerger complètement dans l’eau, ou de vraiment entrer en partenariat de façon plus ou moins spectaculaire avec cet élément-là. Donc…. je pense par exemple, aux sculptures aquatiques, à la danse dans l’eau, mais aussi à nos capacités techniques. Maintenant, on a vraiment des quantités très importantes d’eau dans nos espaces de production.

Et puis je pense que ce tournant aquatique, enfin j’en suis même sûre, n’est pas du tout unique aux arts de la scène. On peut constater un tournant aquatique absolument dans chaque discipline, que ce soit scientifique ou de science sociale.

Béné Meillon :

Oui, absolument. Anna…. en fait, moi j’ai découvert tes travaux avant de rejoindre le 3 L.AM et l’Université d’Angers parce que je m’intéressais… En fait, je lançais déjà le gros programme Sea More Blue, et c’est là que j’ai découvert le magnifique programme de recherche « Performing Water » que tu as dirigé à l’Université du Mans. Est-ce que tu voudrais bien nous dire quelques mots de ce programme… et ce que vous avez fait dans le cadre de ce programme ?

Anna Street :

Oui, bien sûr. D’ailleurs, j’en profite pour remercier la MSH Ange Guépin, qui nous a donné plusieurs financements pour le projet « Performing Water ». Et en fait, du moment où on a eu notre premier financement, c’était le confinement. Le Covid a frappé, et du coup on ne pouvait rien faire comme on avait prévu. Et au lieu de juste attendre un an que ça se passe, et reprendre le programme comme prévu, on a décidé d’adapter nos activités au confinement … comme a fait le reste du monde.

Donc, on a transformé nos rencontres en webinaires, et on s’est tournées vers une plateforme en ligne. On a utilisé le financement pour construire un site et réaliser des productions numériques. On a aussi fait des podcasts, on a voulu mettre en dialogue des artistes et des chercheurs pour parler de leurs pratiques. Et puis, on a aussi eu l’opportunité de collaborer avec des étudiants en médecine et à l’école de Beaux-Arts du Mans pour créer à deux reprises des expositions immersives. On a voulu plonger justement les participants dans un environnement qui ressemblait à un environnement aquatique, notamment pour les mettre face à des sculptures aquatiques de Jason deCaires Taylor, qui nous a accompagnées.

Béné Meillon :

Et concrètement, comment avez-vous inventé un dispositif immersif ?

Anna Street :

On a utilisé le théâtre qui se situe sur le campus du Mans. On l’a plongé dans une lumière bleue avec une ambiance sonore, avec 18 enceintes tout autour. Et puis on avait des sculptures à plus que taille humaine, projetées sur les immenses écrans… des créations de Jason deCaires Taylor. Et donc on avait l’impression qu’on était tout.e.s seul.e.s, entouré.e.s d’un mouvement d’eau tout autour de nous avec des petits poissons qui traversaient les sculptures. On avait aussi des reproductions en 3D, des sculptures qui jaillissaient au milieu de l’espace. Et puis plusieurs ateliers. Il y avait un atelier avec un jeu VR… le casque… où on pouvait ramasser des déchets au fond de l’océan. Il y avait un « timelapse », puisque si vous connaissez… (et si vous ne connaissez pas, il faut tout de suite aller sur Google pour regarder des sculptures, des musées carrément, subaquatiques, de DeCaires Taylor !). Et sa particularité est qu’il crée son art avec l’intention que les espèces aquatiques viennent s’accrocher et faire évoluer ses œuvres.

Donc, il nous a très généreusement prêté des capsules « timelapse » où on pouvait avec une manette…, voir la sculpture se transformer avec la vie aquatique qui s’y est incrustée. C’était absolument passionnant. Et puis aussi des images qu’on pouvait faire basculer, tourner sur un grand écran, etc. En fait, on a envisagé ce projet-là parce que Jason disait qu’il déplorait le fait que la plupart de ceux qui arrivent à rencontrer ses œuvres sont obligé.e.s de le faire par le biais des écrans, et que c’est censé être une expérience collective et vraiment, c’est très compliqué de vraiment apporter…

Béné Meillon :

Oui, et en même temps, le dispositif qu’il met au point fait que ses œuvres ne sont accessibles qu’à des plongeurs, puisqu’elles sont installées au fond de l’Océan. Et donc que pour aller visiter, ce sont des musées sous-marins qui nécessitent quand même un accès qui n’est pas donné à tout le monde, peut-être…

Anna Street :

Et dans des endroits très lointains.

Béné Meillon :

Et dans des endroits très lointains… donc ça pose aussi évidemment des questions… C’est pas mal de les rendre accessibles…

Anna Street :

C’était vraiment un privilège de travailler avec ceux qui avaient des compétences en design sonore et en VR. Et tout ça, c’était très chouette. Et puis on a associé nos étudiants aussi, qui ont créé des ateliers pour les enfants et les familles qui ont visité l’exposition. Des petits jeux de pêche à la ligne ou de pêche aux canards et ce genre de choses….pour les sensibiliser avec les données scientifiques.

Lucie Vejux :

Merci beaucoup pour toutes ces précisions. En ce moment, est-ce que tu as d’autres projets en cours avec les arts… en lien avec les arts de la performance bleue ?

Anna Street :

Oui. Alors je suis en train de terminer un projet qui s’appelle Aqua Art, qui est financé par la MSH Paris-Nord, en partenariat avec des collègues en sociologie de Nantes et de Lyon. Et l’idée, c’était de mener des enquêtes au territoire de la Confluence. Donc c’est la Plaine Commune, où passent le canal Saint-Denis et aussi la Vieille-Mer qui est majoritairement enterrée, mais qu’on essaye maintenant de découvrir, au moins en partie, comme on fait souvent avec nos rivières en ce moment, et l’endroit où ces deux rives se jettent dans la Seine. Et donc on a identifié les opérateurs culturels et administratifs, pour faire des entretiens qu’on a ensuite analysés de façon quantitative et qualitative. Et moi, j’ai eu le plaisir d’assister à tous les événements culturels et artistiques qui ont eu lieu cette année, dans ces espaces, pour étudier le lien, le rôle de l’art et la culture, dans la fabrication des espaces aquatiques urbains.

Lucie Vejux :

Merci beaucoup.

Béné Meillon :

Est-ce que c’est lié à… Alors moi je connais ton projet « HydroArts ». « Hydro art », « aqua art », on est sur deux projets différents, mais qui sont liés ?

Anna Street :

C’est-à-dire que « Performing Water » et « AquaArts » m’a sans doute aidée à obtenir du coup un financement plus pérenne, pour un projet qui démarrera en février, qui s’appelle « HydroArts ». C’est un projet donc de JCJC de l’ANR et qui continuera à se soucier du rapport entre l’eau et les arts. Là, on va agrandir le périmètre, donc on va regarder l’espace francophone et anglophone sur les 30 dernières années, et on va se concentrer vraiment sur les œuvres qui entretiennent un partenariat avec l’eau. Donc plutôt des performances live, ou avec une participation de l’eau.

Béné Meillon :

Et tu es venue récemment présenter tes travaux, lors de la journée de lancement de notre séminaire de recherche Sea More Blue. Tu nous as parlé d’énormément d’artistes qui font des choses vraiment passionnantes ! On souhaitait te demander de nous reparler, peut-être, de quelques-unes de ces œuvres… de leur démarche, du dispositif. Et pour commencer, est-ce que tu pourrais nous parler de cette œuvre qui s’appelle *Holoscenes,* et où on voit bien qu’il y a un dispositif qui associe un sentiment d’urgence lié à la montée des eaux ?

Anna Street :

Oui, tout à fait. Donc oui, vous avez remarqué, il y a un jeu de mots dans le titre. C’était en 2017, donc en lien avec la discussion : est-ce qu’on change d’époque ? Est-ce qu’on va dire que maintenant, on est rentrés dans l’Anthropocène ? C’est l’ensemble Early Morning Opera, qui est dirigé par Lars Jan, qui a monté ça à plusieurs endroits.

Mais l’installation dont je vous ai parlé a eu lieu en 2017 à Time Square, à New York ; et ce qui est d’autant plus frappant… c’était peu après que Trump s’est retiré du Climate Accord de Paris. Et l’installation joue vraiment dans l’espace de Times Square, c’était frappant puisque Times Square, comme on le sait tous, est absolument plaqué de grands panneaux publicitaires qui ne nous rappellent pas forcément l’écologie au premier abord. Mais c’est très, très vivant… presque impossible de concentrer son regard sur une seule chose.

Et il y a un énorme aquarium qui était monté en contraste, mais en même temps qui avait l’air de s’intégrer, tout en ressortant de ce panoramique de grands panneaux publicitaires, et qui bougeait… mais qui était plat comme un écran… mais en fait c’était en trois dimensions.

Béné Meillon :

Oui, à la fois il se fond dans le décor, et en même temps il en ressort complètement ; parce qu’il est en trois dimensions. Puis ce n’est pas un écran qui est animé de façon artificielle, il y a des danseurs au milieu de cet aquarium !

Anna Street :

Et puis les spectateurs n’étaient pas prévenus. Donc en fait, c’étaient des passants qui venaient à Times Square et qui restaient complètement obnubilés devant ce spectacle, et qui essayaient de comprendre ce qu’ils voyaient, ce qui se passait. Donc… c’était aussi cet effet de surprise, quelque chose de très flou que Lars a voulu provoquer. Et donc…. l’aquarium commençait vide et se remplissait très lentement. À vrai dire, ça prenait une minute et demie. Ça peut sembler rapide, mais l’effet ressenti était quelque chose d’assez graduel.

Et dans l’aquarium, il y avait un acteur qui essayait d’accomplir une tâche quotidienne : par exemple plier le linge ou faire le lit, ou laver le sol, ou jouer de la guitare avec l’eau qui montait à la cheville et puis aux hanches. Et le jeu était d’essayer de continuer à accomplir la tâche tout à fait banale sans prêter attention, sans vraiment avoir l’air du tout inquiet ou paniqué du fait que… Oui, voilà… Donc c’est tout à fait justement symbolique, qu’on est tous en train de faire comme s’il ne se passait rien, alors que l’eau est en train de monter… Et puis ça arrive tout en haut de l’aquarium. Du coup, à ce moment-là, l’acteur ne peut faire autre chose que nager et flotter, et ça donne lieu à une chorégraphie très poétique. Et ce que je trouvais super intéressant… alors que pour les spectateurs à l’extérieur de l’aquarium, il y a un sentiment de claustrophobie, de panique ; pour les acteurs à l’intérieur, ils racontent tous que c’était un moment de paix absolue et de beauté et de silence.

Donc, il y a ce décalage entre une certaine chorégraphie très belle que l’eau permet, et ce message de catastrophe imminente. Et puis après cela, il y a toute une série…. l’aquarium est vidé et y a un autre acteur qui remplace le premier, qui entreprend à nouveau une tâche.

Béné Meillon :

Et tu as parlé du jeu de mots « Holoscenes ». Est-ce que tu peux l’expliciter peut-être ? Parce qu’en plus, on le prononce en anglais. Est-ce que tu peux l’expliciter peut-être pour nos auditeu·rices ?

Anna Street :

On peut le prononcer pour les Français « Holoscène ». Donc l’idée de la scène… de mettre en scène le changement d’ère géologique… ça a été le sujet de beaucoup de débats. Je crois que finalement on n’a pas opté pour « Anthropocène » ; mais en tout cas, il reste tout à fait valable comme thème de spectacle, la manière dont l’espèce humaine interagit avec la nature et qui continue de faire comme s’il ne se passait rien.

Béné Meillon :

Une petite précision. Tu as remercié certains des financements que tu as obtenus sur JCJC de l’ANR. Donc, JCJC, ce sont des programmes qui sont dédiés à de jeunes chercheurs et jeunes chercheuses. Et l’ANR, il s’agit de l’Agence Nationale de la Recherche, qui finance une grosse partie des programmes de recherche en France aujourd’hui.

Lucie Vejux :

Merci pour ces précisions sur *Holoscenes,* qui est effectivement très puissant, comme image. Moi, j’ai beaucoup aimé voir les images que tu nous as présentées pendant le séminaire. Il y a un autre spectacle… une autre performance que tu nous as montrée… qui s’appelle *Drowned Requiem*, qui met en scène des humains sous l’eau, mais de manière un peu différente. Est-ce que tu peux nous en dire quelques mots ?

Anna Street :

Oui, tout à fait. *Drowned* *Requiem* a eu lieu au Danemark, par l’ensemble des musiciens qui s’appelle Between Music. Ils ont passé plus de dix ans… plutôt quatorze ans… à expérimenter avec la fabrication, carrément, des instruments qui fonctionnent… qui fonctionnent bien dans l’eau. Ce n’est pas quelque chose qui se marie facilement, les instruments de musique et l’élément aquatique. Mais ils ont réussi à faire fabriquer des instruments par des… souvent les meilleurs fabricants d’instruments.

Ils ont vraiment fait des partenariats assez pointus avec ceux qui maîtrisent ce genre de choses, et en partenariat avec l’ONG United4Rescue, ils ont donc tourné ce film qui se passe entièrement dans l’eau, et où on voit des musiciens couler, et puis jouer leur instrument au fond de la mer. Ça a été tourné… le groupe vient du Danemark, mais ça a été tourné en Méditerranée et ils ont choisi comme morceau l’Ode à la joie de Beethoven, qui est l’hymne de l’Union Européenne.

Ils ont commencé cette campagne afin de financer un navire qui s’appelle Sea-Eye, écrit de la même façon que Sea More Blue, donc Sea-Eye 4. Et ils ont réussi, avec quinze minutes de visionnage sur 80 pays différents, en moins de quatre semaines, à rassembler 440 000 € pour acheter le nouveau navire qui a comme mission de venir en secours à ceux qui sont en train de faire des traversées. Donc, c’était vraiment une œuvre qui décrit la transformation de la Méditerranée en un immense cimetière flottant… et de sensibiliser au besoin d’action politique pour cette crise migratoire.

Béné Meillon :

C’est une œuvre qui met en scène aussi… qui nous rappelle… là tu parles de la Méditerranée, mais surtout l’océan Atlantique, qui est quand même un immense cimetière marin. Qui, lors du passage du milieu, de la traversée du milieu, a donné lieu à un nombre épouvantable et assez insoutenable de personnes qui ont fini par-dessus bord, d’esclaves qui n’ont jamais été acheminé.e.s jusqu’aux Amériques. Et ça, on le voit, on le sent, c’est une œuvre qui prend vraiment, vraiment aux tripes. Donc il y a ce lien quand même. Ce n’est pas juste par rapport à une situation contemporaine de la Méditerranée. Dans l’eau, il y a une conscience quand même que…

Anna Street :

Et en tant que chercheuse, c’est un des aspects qui m’interpelle le plus, qui est aussi partagé par la performance de *Holoscenes*. C’est cette capacité qu’a l’eau à la fois de nous émerveiller, et de nous effrayer. Donc l’eau est le symbole de la pureté, de la vie ; et en même temps c’est le lieu de beaucoup de tragédies, et ça peut aussi être extrêmement dangereux.

Donc, en tant que chercheuse des arts de la scène, j’essaie de comprendre comment on peut monter une œuvre qui nous touche profondément par son côté esthétique, qu’on trouve extrêmement beau. Et en même temps, elle provoque un sentiment d’effroi, de panique et d’urgence… c’est quelque chose qui n’est pas spécifique à l’eau, mais que l’eau peut faire peut-être plus facilement que d’autres milieux.

Béné Meillon :

Je pense… ça nous parle beaucoup. Là, au moment même où on parle, on est face à la Loire. Et on jouissait tout à l’heure de la beauté du paysage… comme c’est un lieu agréable pour travailler, la MSH de Nantes. Mais bien sûr, on est à Nantes, qui a quand même une histoire fondée sur l’histoire de la traite négrière … Et donc on sait très bien… tous les bateaux qui sont partis de Nantes. Et ça m’intéresse, cet endroit où… en fait ces œuvres, elles sont à la fois… Elles s’inscrivent contre l’oubli de ce sur quoi reposent nos civilisations, notre rapport à l’eau, la conquête des océans et tout ce qui va avec.

Et en même temps, c’est cet endroit où … D’ailleurs, on en parlait tout à l’heure. Lucie est arrivée en disant : En ce moment, elle est « sous l’eau ». Mais c’est un peu la maladie du siècle, la grande accélération qui caractérise le dérèglement climatique… qui a lieu… qui se produit à un rythme de plus en plus effréné. Et bien sûr, le résultat est le reflet de nos rythmes de vie. On subit ces grandes accélérations, et on voit bien au travail… Moi, ça me fait quelque chose en fait de voir combien… alors qu’on travaille dans ce séminaire sur les imaginaires aquatiques… la fréquence avec laquelle les collègues avec qui je travaille me disent « je suis sous l’eau », « je suis sous l’eau », « je suis sous l’eau » !

Et on a aussi ce sentiment d’urgence et cette inquiétude, bien sûr, qui est là, qui est présente, et qui est liée à cette montée des eaux, à cette crise écologique, à l’avenir de la santé des océans. Tout ça, c’est complètement entremêlé, d’une façon qui, pour moi, ressort de façon esthétique dans les œuvres que tu étudies. On voit que c’est quelque chose que les artistes prennent à bras le corps.

Anna Street :

Oui, tout à fait, et je crois que c’est intéressant de voir comment des pratiques artistiques sont en train de changer face à ce monde qui est très accéléré, mais forcément en voie de disparition. Donc il va falloir qu’on trouve à s’adapter aussi dans nos pratiques de recherche, d’imaginer comment faire de la recherche autrement. Et ça inspire des gens… en voyant comment on peut faire une pratique artistique autrement.

Béné Meillon :

Et ça m’amène à te poser la question de cette œuvre qui s’appelle *Ice Watch*. Où, peut-être, on retrouve aussi quelque chose de très anxiogène, et en même temps toujours un geste artistique dont on ne peut s’empêcher de trouver qu’il est beau. Mais c’est quand même une œuvre qui met très mal à l’aise.

Anna Street :

Oui, tout à fait. Donc *Ice Watch*, c’est une installation d’Olafur Eliasson, qui a eu lieu dans plusieurs villes européennes en même temps en 2014, et puis ensuite à nouveau à Paris en 2015, et puis à Londres en 2018. Donc ça a eu une vie de plusieurs années. Et en fait, l’idée de départ, c’est que la plupart de nous se sentent très éloignés de l’Arctique. On nous le dit, on le sait… mais on n’a pas l’expérience personnelle de ce qui se passe avec la glace en train de fondre.

Et *Ice Watch*, c’était une tentative de nous rapprocher… de nous ramener sur une échelle personnelle, de l’expérience de cet effondrement. Donc le dispositif d’*Ice Watch* était d’emmener deux énormes blocs de glace de l’Arctique et de les disposer dans les centres-villes, configurés un peu dans la forme d’une horloge, et avec évidemment la connotation… « Time is running out » : Il faut qu’on se dépêche de prendre connaissance de la situation.

Du coup, on pouvait en temps réel sentir, voir, toucher et goûter la glace en train de fondre devant nos yeux. Et il y a des enfants qui ont grimpé dessus. On pouvait s’allonger. Il y a eu un tas de performances de danseurs qui sont venus faire un numéro à l’intérieur de ces blocs de glace, etc. dans différentes villes. Et donc l’espoir était qu’un contact tactile avec un phénomène planétaire pouvait nous toucher davantage que les données scientifiques.

Lucie Vejux :

Cette idée de contact tactile, ça me fait penser peut-être à une dernière œuvre qu’on pourrait évoquer, dont tu as parlé pendant le séminaire, qui est *Les Vagues* d’Élise Vigneron, avec le Théâtre de la Tempête… où on voit des personnages sous forme de marionnettes qui sont pris dans un système aquatique… qui donne vraiment cette idée d’intériorité et de contact intime avec l’eau. Est-ce que tu pourrais nous en parler un petit peu aussi ?

Anna Street :

Oui, absolument. C’est aussi un exemple d’une grande beauté, où on est emporté.e.s par la nostalgie que peut provoquer l’eau. Donc Élise Vigneron a façonné des marionnettes de glace, de la taille des enfants. Il y en avait cinq sur scène, il me semble, et c’est des membres et parties du corps fait en glace qui sont reliés par une armature en acier, et donc qui sont articulés. Et c’est des pantins, voilà. Donc il y a tout un système très élaboré de fils, qui sont tirés par des acteurs humains qu’on voit aussi, et qui font des chorégraphies, presque des danses, avec ces enfants. Ils les habillent, ils les emmènent au parc. Et puis on entend le roman de Virginia Woolf, *Les Vagues,* qui est raconté quand on voit la vie de ces enfants, qui est traversée par le récit. Et évidemment, dans l’espace d’une heure, ces êtres commencent à disparaître et fondre sur scène.

Et on s’y attache. Les visages sont vraiment faits de façon réaliste. Il y a un peu de maquillage, donc on a vraiment l’impression de regarder des êtres disparaître devant nous. Et les acteurs, qui tirent des fils, continuent à interagir, à tourner, à danser avec ces êtres qui deviennent une énorme flaque d’eau.

Béné Meillon :

Et précisément, ça m’amène à la prochaine question qu’on voulait te poser, qui est vraiment sur ce travail que font les artistes d’amener l’eau dans toute sa matérialité sur scène. Il y a vraiment un travail, pas que de co-composition, mais même de co-performance. C’est-à-dire qu’en fait, la performance, elle est en partie… souvent dans ces œuvres…. liée à l’eau dans toute sa matérialité. Et on voit qu’il y a aussi beaucoup d’artistes, là, dont tu nous parles, qui mettent en scène ces changements d’état de l’eau : de solide à liquide, ou peut-être gazeux. Est-ce que tu peux nous parler de ça… du rôle de l’eau sur scène ?

Anna Street :

Oui, tout à fait. Donc c’est exactement ça, en fait, qui nous intéresse. Et l’idée que nos façons d’apprécier ou d’interpréter, ou d’analyser la pratique artistique, a beaucoup changé justement avec la crise climatique. Et l’idée… enfin… le culte de l’artiste, et l’idée qu’une œuvre d’art est la construction d’un seul être, une espèce de génie qui donc n’est pas forcément en rapport avec l’environnement social et naturel, est en train de changer. Donc il y a nos questions, nos idées et nos présupposés sur ce qui est beau, qui est de plus en plus remis en question par la prolifération de catastrophes naturelles, qui peuvent parfois être assez esthétiques. Et je pense à des photographies des marées noires, qui peuvent être extrêmement attirantes pour l’œil.

Béné Meillon :

Oui, on est du côté de ce qu’on appelle en écocritique « le toxique sublime ».

Anna Street :

Oui.

Béné Meillon :

C’est à la fois toxique, et en même temps c’est quelque chose de sublime esthétiquement, ça rappelle un peu les codes du sublime, mais on est dépassé.e.s par quelque chose qui est toxique.

Anna Street :

Absolument. Donc ça, ça nous trouble beaucoup dans l’appréciation artistique d’une œuvre. Et puis aussi cette urgence aujourd’hui de considérer que non, l’artiste n’est jamais seul et qu’il y a la matérialité de la matière qui aussi devrait être reconnue comme faisant partie prenante de chaque création. Donc il y a de plus en plus d’artistes qui accueillent pleinement ces nouveaux regards, et qui essayent de mettre en avant leur partenariat avec le naturel.

Béné Meillon :

C’est ça, et c’est un partenariat qui est plus qu’un partenariat ! C’est aussi mettre en scène notre interdépendance avec l’eau. Ce qui est beau, c’est qu’il y a quand même un geste… Ce n’est plus du tout la vision de l’artiste qui est un génie, qui maîtrise et qui compose hors sol. Bon là, c’est hors eau. Ce sont des artistes… Il y a quelque chose d’une grande modestie aussi dans le fait de se dire « je vais travailler avec … ». Ça pose des contraintes, quand même, qui sont énormes au niveau technique, qui limitent beaucoup ce que peut ou ne peut pas faire le corps, le corps de l’artiste, le corps dansant.

Anna Street :

Et c’est une autre conception aussi, je pense, de l’œuvre même, qui n’est pas destinée à avoir une forme finale qui termine dans un musée, et que personne n’est censé toucher. Là, c’est vraiment l’idée de collaboration… de processus ouvert et d’accueil, même. Une adaptabilité qui va être le mot clé pour notre survie… qui veut absolument se laisser transformer et s’adapter avec les changements climatiques.

Lucie Vejux :

Justement, est-ce que cette notion d’adaptabilité… Est-ce qu’on ne pourrait pas dire que ça rentre dans la notion que tu as abordée pendant le séminaire, qui est celle de « capacité aquatique », que j’ai beaucoup aimée ? Tu disais que l’eau peut promouvoir des capacités aquatiques chez les humains. Est-ce que tu aurais d’autres exemples de ces fameuses capacités aquatiques ?

Anna Street :

Oui, je suis très convaincue par la thèse de Mielle Chandler et Astrida Neimanis, qui dit que c’est justement les propriétés chimiques de l’eau, donc la gestationnalité, qui peut être un modèle pour nous… de penser comment interagir. Donc là, aujourd’hui, depuis toujours, mais de plus en plus aujourd’hui, on parle de la capacité d’agir de certains habitats naturels. J’étais au Théâtre de la Concorde la semaine dernière, où a eu lieu le procès de la Seine, et l’idée de donner à la Seine une personnalité juridique. Et je trouve que ces débats sont effectivement très importants. Ici la Loire a déjà obtenu… voilà… son statut. Et d’ailleurs, en regardant les œuvres, j’étais plutôt partie sur cette idée de prêter à l’eau une agentivité ou sa propre responsabilité créative. Et je trouve de plus en plus que ça, c’est plutôt nous qui essayons d’imposer nos catégories, nos structures sur le reste, comme on sait très bien faire. Et que non, si on laisse l’eau, vraiment guider nos modèles, on se laisse guider par cette matière-là, on est plutôt dans une collaboration, une idée de… on laisse la potentialité s’ouvrir à nous, et on arrête d’essayer d’enfermer les êtres dans la case des entités, avec des propriétés juridiques ou pas. Et que c’est plutôt un modèle où on va en permanence se transformer, s’adapter et jouir de nos potentialités.

Lucie Vejux :

Merci donc pour ces précisions, sur cette notion de capacité aquatique. Et ça m’amène à te demander aussi comment les artistes sur lesquels et avec lesquels tu travailles passent par des fins esthétiques, pour amener sur la table des questions qui sont plutôt d’ordre … éthique, voire politique ?

Béné Meillon :

Oui, en même temps qu’elles sont artistiques… on ne remet pas en question le caractère artistique de leur démarche… mais c’est vrai que c’est aussi un art qui est engagé. Et finalement, c’est un art qui est politique. Je pense qu’on est dans une sorte d’ar(t)ctivisme.

Anna Street :

Oui, justement, je ne peux que parler de l’effet constaté chez des participants que ça peut avoir. Donc ce mélange… c’est presque toujours le cas. Il y a vraiment un paradoxe qui émerge. Et donc, il y a une réaction à la fois d’être horripilé.e et puis très, très attiré.e par quelque chose qui est à la fois extrêmement beau et très…

Béné Meillon :

On est dans la fascination.

Anna Street :

Oui, c’est ça. Et donc, c’est l’idée de basculer le spectateur pour qu’on ne soit pas dans la complaisance et qu’on soit obligé de réfléchir, et d’essayer de comprendre pourquoi on a ces réactions si contradictoires. Je crois que c’est plus cette idée de nous troubler sur un plan presque ontologique, qu’on soit… On se remet en question. Quel est notre rapport à l’eau ?

Béné Meillon :

Oui, et puis on est des êtres faits d’eau avant tout aussi. Donc voilà, on ne peut pas vraiment continuer de vivre des vies en pensant que nous avons des corps solides, qu’on n’est pas nous-mêmes faits d’eau.

Anna Street :

Et du coup, ça change un peu les dynamiques d’aller au théâtre et rester bien distincts de ce qui se passe sur la scène. Et justement, des pièces qui ont lieu dans des endroits inhabituels, ou là où on ne s’attend pas forcément à assister à des spectacles, aussi… ça fait partie de cet élément un peu troublant. Et de se demander, mais quelle est notre place ? Quelle est notre relation ? Est-ce qu’on n’est pas aussi acteur et participant dans le spectacle plus large, qui est nos constructions ?

Béné Meillon :

Et je pense que quand même, il y a quelque chose d’éprouvant, surtout dans ces œuvres qui mettent en scène la noyade, la noyade et la distorsion… ces musiciens qui jouent sous l’eau. Elles nous confrontent quand même à un monde qui est en train de changer à une vitesse qu’on peut difficilement… On pourrait essayer de décélérer un petit peu, mais on ne le fait pas. Et je pense qu’il y a quand même, en voyant toutes ces œuvres qui fondent de façon inéluctable sous nos yeux… ça nous renvoie évidemment à la montée des eaux, mais bien sûr à la menace de notre propre disparition. Et pas que de la nôtre, de toutes ces espèces dont les capacités de continuer à habiter leurs écosystèmes marins ou littoraux sont déjà menacées.

Lucie Vejux :

J’ai l’impression que dans la question du rapport à l’eau, il y a aussi la question du rapport à l’autre : l’autre qu’humain, l’autre… Tu nous avais parlé aussi de la culture des sirènes et des tritons. Pour moi, y a une idée un peu queer derrière ça aussi, d’un peu brouiller les catégories. J’ai l’impression que l’eau, elle nous amène aussi sur ce terrain-là, de devenir plus ouvert aux relations, de se définir plus par la relation que par une nature intrinsèque.

Anna Street :

Oui, tout à fait. Et puis là on peut citer Lee Shih-Yu, qui a remarqué qu’en fait, juste le fait de se mettre dans l’eau nous désoriente. Donc on est obligés de se repositionner et d’essayer de recalibrer où est-ce qu’on est, comment je me positionne. On a plus les capacités, les mêmes capacités qu’on a en dehors de l’eau.

Béné Meillon :

On en a d’autres aussi. On est en apesanteur, on a une légèreté…

Anna Street :

On en a d’autres. Exactement. Oui, tout à fait. On est vraiment transformés par le milieu. Et vu que, comme t’as dit, on va de plus en plus dans l’eau, on doit forcément repenser, changer nos relations aux autres et aux éléments qui nous entourent. L’eau peut être une façon de vraiment se jeter dans le bain, et nous demander peut-être de façon très interpellante, très frappante, de regarder autrement.

Béné, je sais que tu travailles aussi sur les différents sens… les sensations sensorielles des animaux aquatiques, des espèces aquatiques… ce qui peut être aussi une très bonne façon d’essayer de sortir de nos bulles anthropocentrées.

Béné Meillon :

Oui, c’est vrai que tous ces mythes, toutes ces légendes qui mettent en scène des chimères à moitié humaines, à moitié mammifères aquatiques, viennent comme souvent troubler un petit peu les catégories avec lesquelles on se pense complètement extraits de l’eau, complètement extraits de l’Océan, alors que quand même, toutes les formes de vie terrestre remontent, dans un passé très, très lointain, à ces mêmes formes de vie marines. Et voilà… c’est ça qui est intéressant : de voir comment, à partir du moment où on travaille avec l’eau, ça vient effectivement troubler, déstabiliser tout ce qu’on a cru pouvoir penser de façon binaire. Tu disais « queer » tout à l’heure, c’est vraiment ça.

Anna Street :

Oui. Lucie, tu as parlé des pratiques collectives qui sont aussi en pleine explosion un peu partout, de s’immerger dans l’eau collectivement, en justement jouant avec l’adaptabilité, la transformation de nos corps. Comment on peut s’adapter mieux à des milieux aquatiques, avec justement cette espèce d’ouverture vers une pléthore de formes, qui nous invitent à, comme t’as dit, mettre en question des catégories que nous croyons très fixes. Mais en plus des œuvres, des artistes et de la pratique artistique, il y a aussi une montée de pratiques collectives de nages de toutes sortes, plus ou moins performatives, qui nous invitent à aller explorer cette matière qui couvre quand même 70 % de notre planète, et qu’on connaît très mal. Et aussi, ce que ça peut nous apporter, c’est que le fait de se familiariser et de se sentir à l’aise dans l’eau change un peu la représentation classique en Occident, de l’Océan comme un endroit plein de dangers et de créatures très féroces.

Et cette insondabilité de la mer profonde, elle est si profonde qu’on ne peut pas vraiment connaître ou expérimenter, au lieu de le voir, comme tu as dit, comme notre foyer ancestral - là d’où on vient. Donc on a peut-être, sans doute, plus tendance à s’occuper de quelque chose auquel on se sent intimement lié, que d’un endroit rempli de créatures *aliènes* et de dangers.

Béné Meillon :

Oui, ça me fait penser qu’avant de m’installer à Nantes, j’étais à Perpignan, et j’ai vu de plus en plus d’amies qui se sont mises à la pratique du longe-côte. Et je me disais, bien oui, c’est sans doute une activité qui va gagner de plus en plus, à mesure que les stations de ski vont fermer. Et là, c’est quand même une activité qui est accessible pour beaucoup de gens, beaucoup plus financièrement, bien sûr, que la pratique du ski - qui est réservée à une petite élite, « a happy few ».

Et peut-être, pour terminer, je voudrais dire qu’aujourd’hui, c’est jour de fête ! Puisque, ça n’a pas fait encore l’objet d’un article dans *Le Monde*, mais apparemment Paul Watson a été libéré… remis en liberté après de longs mois en prison ! Donc voilà, c’est quand même quelqu’un qui consacre toute sa vie à la défense des océans, et qui a permis de sauver la vie à…. je crois qu’on compte en milliers de baleines, notamment, mais aussi de phoques, et de tout un tas d’autres formes de vie marines. Donc voilà, c’est un beau jour aujourd’hui.

Bien, je crois que le moment est arrivé de clore ce deuxième épisode du podcast *Sea More Blue*. On te remercie profondément d’être venue jusqu’à nous à Nantes pour pouvoir organiser et prendre part à ce podcast.

Merci Lucie !

Lucie Vejux :

Merci à vous !

Béné Meillon :

Oui, merci beaucoup ! Et puis merci Goulven Labat, qu’on remercie pour son appui au niveau de la technique. Merci à la MSH de Nantes. Merci beaucoup Anna !

Anna Street :

Le plaisir était tout pour moi ! C’était vraiment super d’échanger avec vous.

Béné Meillon :

Ce podcast est enregistré avec le soutien de et dans les locaux de la MSH Ange Guépin, à Nantes, grâce à l’appui pour la technique de Goulven Labat. Il est également soutenu par l’UA, l’Université d’Angers, et rattaché au séminaire de recherche interdisciplinaire Sea More Blue, basé à l’UA, et dont les co-porteuereuses, Béné Meillon, donc moi-même, et William Pillot, appartiennent aux laboratoires 3 .LAM et à l’UMR TEMOS. Pour plus de renseignements sur notre séminaire, ses objectifs, ses activités de recherche, ses nombreux partenaires scientifiques et soutiens financiers à Angers, Nantes et ailleurs, rendez-vous sur le site écopoétique.hypothèses.org, où vous trouverez un onglet Sea More Blue assorti d’un menu déroulant qui vous permettra de naviguer en ligne et prendre le large avec nous vers des imaginaires plus bleus.

On vous souhaite du bon vent dans les voiles ou de prendre une bonne respiration, pour plonger avec nous sous la surface de l’Océan et dans des mondes aquatiques/d’eau !